

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |



POESIE.

ILS NE SONT PLUS.

Solo e pensoso i più deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti.
PETRARCA.

Moi je suis toujours seul au sein de ma tristesse,
Je n'ai plus qu'à rêver de ceux que j'ai perdus ;
Et naguères pourtant j'avais des jours d'ivresse !
Ils ne sont plus !

Au penchant du côté j'avais une chaumière
Que j'aurais préférée aux trésors d'un Crésus.
Car c'est un souvenir qui me la rendait chère,
Elle n'est plus !

Et j'avais une mère, et rien que son sourire
Ranimait, à l'instant, mes esprits abattus ;
Ma mère, je l'aimais, oh ! jusques au délire.
Elle n'est plus !

J'avais un père aussi, caractère admirable
Et modèle achevé des plus mâles vertus ;
Je me rappelle encor son aspect vénérable,
Mais il n'est plus.

Enfin j'eus des amis, objets de douce flamme,
Qui charmèrent mes jours maintenant révolus ;
Je n'avais avec eux et qu'un cœur et qu'une âme.
Ils ne sont plus.

Mon Dieu, que fais-je donc maintenant sur la terre
Quand tous ceux que j'aimais hélas ! sont disparus,
Ah ! faites que demain, quand luira la lumière,
Je ne sois plus.

Moi je suis toujours seul au sein de ma tristesse,
Je n'ai plus qu'à rêver de ceux que j'ai perdus ;
Naguères, il est bien vrai, j'avais des jours d'ivresse,
Ils ne sont plus !

M.

SONNET.

Tu me demandes l'aumône,
Pauvre petit orphelin ;
Je comprends mieux que personne
Tes malheurs et ton chagrin.

Avec ta mère si bonne
Tu ne manquais pas de pain ;
Maintenant, l'on t'abandonne
Et tu souffres de la faim.

Être privé de sa mère,
Ah ! ce sort est si sévère,
Faut-il souffrir plus encor ?

Enfant, mon trouble est extrême,
Je suis bien pauvre moi-même,
Mais prends..... c'est là tout mon or.

M.

MADRIGAL.

A..... qui m'adresse une pensée.

Oh ! oui, j'aime bien la pensée,
C'est une si gentille fleur !
Soit fraîche cueillie ou pressée
Elle charme toujours le cœur ;
Elle est toujours un touchant gage,
Un souvenir heureux et doux,
Mais sans pareil est le langage
De celle qui me vient de vous.....

LISE DU ST. LAURENT.

LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

Elle voulut de nouveau lui prodiguer des secours, tout fut inutile ; Alice était toujours inanimée. — Madame Warner la souleva dans ses bras, la traîna jusque contre son lit, puis après des efforts inouïs la plaça dessus et se mit à genoux devant elle. Pendant une heure qui dura l'évanouissement, la pauvre femme demeura à genoux près de son enfant, et pendant une heure elle pria Dieu d'avoir pitié de sa fille. Alice enfin rouvrit les yeux, madame Warner jeta un cri ; Alice la regarda doucement et lui tendit la main.

— Que m'est-il donc arrivé ! dit-elle à voix basse : pourquoi donc suis-je ici ?

— Tais-toi ! Tais-toi ! répondit madame Warner.

Alice passa la main sur son front comme pour se souvenir.

— Tout est vague et confus dans ma tête, continua-t-elle : explique-moi donc, mère, comment il se fait que je suis sur mon lit.

— Tu t'ais évanouie, ma fille, et je t'ai placée là.

La jeune fille se recueillit un instant.

— Oui, je commence à me rappeler, dit-elle.

Madame Warner lui fit signe de se taire.

Alice se dressa tout à coup.

— Oui, je me rappelle, continua-t-elle : je t'ai appris qu'une femme m'avait nommée sa fille, et tu m'as répondu que cette femme avait dit la vérité.

— Madame Warner sourit doucement.

— Je ne t'ai point dit un mot de tout cela, ma chère fille, interrompit-elle : tu te trompes.

— Mais j'ai donc rêvé ?

— Oui, dit madame Warner.

— Mais tu es donc ma mère ?

— Oui, dit encore madame Warner.

— Et cette femme a donc menti ?

— Oui, dit madame Warner.

Alice prit la main de sa mère, l'approcha de son cœur, et d'une voix triste et pénétrante :

— C'est un bien horrible rêve que j'ai fait là, dit-elle, et s'il s'était prolongé je serais morte.

Madame Warner de retour dans son appartement écrivit en toute hâte au duc de Morand la lettre suivante :

« Monsieur le duc,

Une femme qui pleure et souffre ose réclamer de vous un entretien ; je serai chez moi toute la journée demain, et je compterai les minutes en vous attendant. C'est la première grâce que je vous demande, me la refuserez-vous ?

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« Veuve WARNER. »

Jacques porta cette lettre au duc ; il était auprès de son fils dont la blessure allait mieux ; le vieux duc ne put comprimer un mouvement de

colère en apercevant l'homme qui avait blessé son fils.

— Misérable ! lui dit-il.

— Mon père, interrompit Arthur, je vous en supplie...

— Laissez parler M. le duc, reprit Jacques.

Le duc lui arracha la lettre des mains, et la parcourant rapidement :

— C'est bien, dit-il après avoir lu.

— Et que répondrai-je ?

— Va-t-en !

— Ce sera plus tôt fait, murmura Jacques en se retirant.

Nous avons laissé de côté, un instant, Enrich, le baron de Wiedland et Marguerite. Tous les trois en silence sortirent du château de Morand et retournèrent à la chaumière ; Marguerite semblait abattue, elle n'osait regarder ni Enrich ni son père ; le baron était plongé dans une profonde rêverie ; Enrich songeait aussi. Il n'avait plus qu'une pensée, il voulait venger Alice.

Le vieillard jeta un fagot dans la cheminée, la flamme monta en pétillant, et tous les trois réchauffèrent leurs membres engourdis.

Tous trois se levèrent enfin, et le baron prit Enrich et le conduisit à la chambre qu'il lui avait réservée ; Enrich entra et tendit sa main au baron.

— Le père n'a pas voulu se battre, murmura-t-il en posant ses pistolets sur un escabeau, mais son fils...

— Oh ! ceci me regarde, répondit froidement Enrich.

Le vieillard se retira lentement et retourna près de Marguerite.

— Eh bien ! comme te voilà triste ! dit-il en s'approchant d'elle ; qu'as-tu donc, Marguerite ?

J'ai commis une faute, répondit celle-ci ; et cette faute me coûtera mon bonheur, celui de madame Warner, le vôtre, et celui de ma fille sans doute.

Elle se plaça sur l'escabeau, le vieillard étendit sa natte et tous deux demeurèrent là jusqu'au jour.

Dès qu'Enrich se vit seul, il tira son portefeuille, en arracha un feuillet et écrivit ces mots au crayon :

« Mère,

« J'ai retrouvé Alice ; avant un mois je serai auprès de toi ; jusque-là, prie pour ton enfant.

« A bientôt sans doute.

« ENRICH. »

Le lendemain il enveloppa ce feuillet dans une lettre et l'envoya à sa mère.

Le lendemain aussi de grands événements eurent lieu chez madame Warner.

XXI.

Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, Alice courut auprès de Madame Warner ; toute la nuit elle avait encore songé à ce que lui avait dit Marguerite, mais elle avait repoussé loin d'elle ces pensées, et le souvenir de sa mère effaça tout ; madame Warner était bien triste lorsqu'Alice entra ; elle aussi n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Par moment, elle songeait à se lever au milieu des ténèbres et du silence, puis à aller rejoindre sa fille, à tout lui avouer et à lui demander si elle l'aimait assez pour fuir toutes deux ensemble ; et ce projet bientôt lui semblait déraisonnable, et elle le repoussait.

—Comment as-tu passé la nuit ? dit Alice en se jetant au cou de sa mère.

—Bien, répondit celle-ci : et toi, mon enfant ?

—J'ai dormi jusqu'à ce moment, ma mère.

—On ne le croirait pas à te voir, continua madame Warner ; tu es pâle et tes yeux sont abattus.

Alice regarda sa mère.

—C'est comme toi, dit-elle : ta figure semble affligée ; tu es donc toujours chagrine ?

Elle attira doucement son enfant contre elle, et essayant de lui sourire :

En ce moment Louise accourut et annonça que M. Enrich était au salon et demandait à présenter ses hommages à madame Warner et à sa fille ; Louise s'éloigna.

—Enrich ! dit Alice, Enrich ! mais depuis quand est-il arrivé ?

—Depuis hier, à ce que je crois, répondit sa mère.

Alice demeura pensive, et, durant le court trajet du jardin à la maison, elle parut éprouver une émotion violente, mais qu'elle s'efforça de cacher. Quand elles furent sur le point d'entrer, madame Warner lui demanda si elle voulait voir Enrich.

—Si je veux le voir ? oh ! oui, ma mère : ce bon Enrich, il s'est souvenu de nous.

—Et cependant j'ai été souvent peu généreuse avec lui, pensa-t-elle.

Elles entrèrent bientôt dans le salon ; Enrich alla au-devant d'elles et les salua profondément, mais sans crainte ; puis ses regards tombèrent avec intérêt sur Alice qui baissa les yeux.

Madame Warner le pria de s'asseoir.

Et pendant qu'il approchait des sièges, Alice le regardait ; elle le trouvait grandi et devenu un homme ; sa douce figure, sans être moins agréable, était plus sévère ; ses yeux, sans être moins tristes, étaient plus brillants ; sa démarche, sans être moins gracieuse, était plus digne ; Alice vit tout cela du premier coup-d'œil, et en éprouva une joie secrète.

—Me pardonnez-vous, madame, dit-il à madame Warner, de m'être présenté chez vous sans en avoir sollicité la permission ?

—N'êtes-vous pas un ancien ami ? répondit madame Warner ; vous avez toujours été le bienvenu chez moi, et vous le serez encore aujourd'hui. Mais vous ne dites rien à Alice ; comment la trouvez-vous, monsieur ?

Enrich regarda la jeune fille en tremblant, et ne put trouver une seule parole à lui adresser, tant son émotion était forte ; Alice le devina et ne voulut pas prolonger plus longtemps son embarras ; elle fit quelques pas et lui tendit la main ; Enrich la pressa avec effusion.

Ne me trouvez-vous pas changée, Enrich ? dit-elle.

—Changée ! oui, mademoiselle.

—Il m'appelle mademoiselle, dit Alice en se tournant vers sa mère ; —il paraît, *monsieur*, que depuis que vous ne m'avez vue, vous êtes bien changée aussi ?

L'embarras d'Enrich redoubla.

—Par quel hasard êtes-vous dans ce pays ? reprit madame Warner.

—C'est ce que j'allais lui demander, continua Alice en souriant. Eh bien ! *monsieur*, apprendrez-vous à ma mère par quel hasard nous vous rencontrons ici ?

Enrich regarda la jeune fille, mais sans trembler, et répondit sans la moindre hésitation :

—Vous attribuez cela au hasard, mademoiselle ?

Alice baissa à son tour les yeux et devint toute rouge.

Il se fit un silence de quelque temps, tout le monde était gêné, embarrassé ; madame Warner jugea convenable de donner à la conversation une autre direction.

—Madame la baronne, votre mère, vous a chargé sans doute de lettres pour ma fille et pour moi ? dit-elle.

—Non, madame.

—Elle nous a oubliées ! reprit madame Warner ; ce n'est pas bien de sa part ; Alice et moi avons pensé, quoique absentes, à nos amis, et je me croyais assez amie de votre mère, pour espérer qu'elle se souviendrait de nous.

—Je suis parti sans prévenir ma mère, dit Enrich d'une voix ferme.

Alice ne put réprimer un mouvement de surprise.

—Sans la prévenir ! dit-elle : sans la prévenir, elle qui vous aime tant ! oh ! c'est bien mal, monsieur, et si ce n'était point vous qui me le disiez, je ne le croirais point.

Enrich regarda madame Warner.

—Oui, c'est mal en effet, reprit-il ; c'est très-mal de quitter les personnes pour lesquelles on se sent de l'affection, de les quitter surtout sans les préparer au chagrin qu'on leur causera, sans leur dire même adieu, sans leur apprendre où l'on va ; oui, c'est très-mal, et madame votre mère, qui m'entend et ne me fait aucun reproche, est de votre avis sans doute, mademoiselle ; n'est-ce pas, madame ?

—On peut quitter tout le monde, excepté sa mère, monsieur, répondit madame Warner d'une voix ferme : des événements peuvent survenir qui nous forcent à partir sans en avertir même ceux que nous aimons, ceux que nous avons coutume de voir chaque jour ; —je le conçois, je le comprends ; —mais il n'est point d'excuse pour agir envers sa mère ainsi qu'envers tous, et puisque vous voulez connaître mon opinion sur votre conduite à l'égard de madame la baronne d'Ofterdingen, je vous dirai, monsieur, que vous avez eu raison en présumant que je serais de l'avis de ma fille ; je le partage complètement, et comme elle je vous dis que c'est très-mal.

—Tu lui parles presque sévèrement, interrompit Alice.

Madame Warner regarda sa fille en souriant.

—Monsieur sait comment je lui parle, reprit-elle.

Et se tournant vers Enrich :

—N'est-ce pas, monsieur, que nous nous comprenons ?

—Oui, madame, répondit froidement le jeune homme.

Alice regarda Enrich, mais son visage était impassible, et elle ne put rien deviner,

—Ma foi, tant mieux pour vous, si vous vous comprenez, dit-elle, car moi je ne vous comprends pas : mais où êtes-vous allé, Enrich ? car je ne veux plus vous appeler monsieur ; avez-vous bien voyagé ?

—Oui, mademoiselle.

—Mais quelle passion subite de voyager s'est donc emparée de vous ?

—Une passion, vous le dites...

—Monsieur... fit madame Warner.

—Ne craignez rien, je vous en supplie, madame, ne craignez rien.

Alice regarda sa mère.

—Mais qu'as-tu donc ? dit-elle : que t'a-t-il donc fait pour que tu lui parles ainsi ?

—Monsieur était venu sans doute pour me parler à moi seule, interrompit madame Warner un peu irritée.

—Oui, madame, à vous seule.

Alice se plaça entre sa mère et Enrich.

—Est ce que vous retourneriez bientôt en Allemagne ? dit-elle avec curiosité.

Le jeune homme lui prit la main, et la serrant convulsivement :

—Bientôt ou jamais, répondit-il.

Alice se mit à rire.

—Décidément, dit-elle, vous parlez par paraboles. Madame Warner prit Alice à part.

—Laisse-nous tous deux, murmura-t-elle à voix basse.

—Je te gêne donc, ma mère ? répondit à voix basse Alice dont la jolie figure semblait contrariée.

Madame Warner l'embrassa au front.

—Cela veut dire que tu me pries de m'en aller, continua Alice en faisant une moue charmante.

—Aujourd'hui, oui ; mais les autres jours, non.

La jeune fille se résigna ; mais avant elle s'approcha d'Enrich, et lui tendant de nouveau la main :

—Au revoir, Enrich, dit-elle.

—Au revoir, mademoiselle, dit Enrich.

Elle ouvrait la porte pour s'éloigner, quand Jacques parut.

—M. le duc de Morand ? dit-il.

Madame Warner se tourna vers Enrich.

—Vous serait-il égal, monsieur, lui dit-elle, de passer dans une autre pièce de mon appartement ? je ne vous ferai pas attendre longtemps et je serai tout à votre entretien.

—Oui, madame, répondit Enrich.

—Si tu veux, mère, reprit Alice, je vais le conduire...

—Cela ne se peut pas, mon enfant, ta présence est indispensable ici.

—Indispensable ! répéta Alice presque effrayée. Madame Warner conduisit Enrich à la porte de droite :

—A bientôt, lui dit-elle en le saluant de la main.

—A bientôt, madame, répondit Enrich.

Enrich partit, elle ordonna qu'on introduisit le duc.

Alice était bouleversée ; elle allait adresser de nouvelles questions à sa mère et la supplier de lui permettre de se retirer, quand M. de Morand parut ;

il salua madame Warner et sa fille avec toute la gravité de l'homme qui se croit supérieur ; madame Warner lui rendit humblement son salut, Alice demeura immobile.

—Je m'empresse, madame, de me rendre à vos désirs, dit le duc de Morand.

—Et je vous en suis reconnaissante, M. le duc, répondit madame Warner, car ce que j'ai à vous dire ne demande aucun délai.

—Je vous écoute, madame.

—Tout ce qui s'est passé depuis hier, vous le connaissez, monsieur le duc ; je ne vous rappellerai donc pas que M. votre fils, par une imprudence, a détruit mon repos ; vous devez le comprendre, et votre cœur mieux que mes paroles vous l'ont dit déjà, j'en suis persuadée.

—Je déplore tout cela comme vous, madame ; et croyez bien que, s'il était en mon pouvoir de réparer ce qui a été fait, je n'hésiterais pas ; malheureusement tout cela est irréparable.

Alice qui avait écouté attentivement tressaillit.

—Irréparable ! monsieur, reprit madame Warner.

—Pesez bien tout avant de m'accuser, tout sans exception, et décidez après.

Alice s'approcha de sa mère.

—Oh ! ma mère, ma mère ! dit-elle.

Elle essaya de l'entraîner.

Ce mouvement n'échappa point à M. de Morand. —Je vous demande pardon à l'avance pour mes paroles, mademoiselle, dit-il à Alice, car j'ignore si vous pouvez les comprendre.

Madame Warner fit signe à Alice de se taire.

—Monsieur, répondit-elle au duc, vous alléguiez pour motiver votre refus, l'humble naissance de ma fille ; mais serait-ce la première fois qu'on verrait un nom illustre s'allier à un nom obscur ou ignoré peut-être ? continua-t-elle à voix basse ; mais n'est-ce pas une gloire comme une autre, pour celui qui se trouve placé au sommet de l'échelle, de tendre la main à l'honnêteté qui souffre, et la faire monter jusqu'à lui ? Il y a deux noblesses, monsieur le duc, celle de la naissance et celle du cœur, l'une nous vient des hommes, l'autre du ciel ; vous représentez la première, cette enfant représente la seconde.

Et elle montrait sa fille avec orgueil.

Alice baissait les yeux.

Le duc gardait le silence et semblait attendre.

Madame Warner continua :

—Ce que vous fûtes autrefois, monsieur, reprit madame Warner, vous pouvez l'être encore, sans rougir, honorablement, je suis riche ; et l'époux d'Alice...

Alice se rapprocha pour la seconde fois de sa mère, et lui prenant la main en la regardant avec des yeux suppliants :

—Je t'en conjure ! murmura-t-elle.

—Madame, la richesse a été et sera toujours pour moi la dernière des considérations ; ainsi donc la fortune qu'aura mademoiselle ne peut changer en rien ma décision ; seulement, veuillez croire...

—Assez, monsieur, assez ! interrompit madame Warner : nous avons tous deux un devoir à remplir ; Dieu décidera lequel de nous l'a rempli le mieux.

—Tu as raison, mère, s'écria Alice : et maintenant retirons-nous !

—Adieu, madame, dit le duc de Morand, daignes

recevoir mes regrets et surtout vous souvenir... — il se pencha sur elle, — que c'est moins madame Warner que je refuse ici, que la mère de cette enfant ; ne m'accusez donc pas, madame.

En achevant ces mots, le duc de Morand fit un profond salut ; madame Warner était accablée, Alice cachait son visage dans ses mains ; le refus de cet homme l'humiliait et l'irritait ; et comme le vieillard allait sortir, une femme parut ; elle s'avança lentement jusqu'au milieu du salon ; tous les regards se dirigèrent sur elle, c'était Marguerite.

XXII.

Marguerite s'approcha de madame Warner, et lui saisissant la main avec tristesse :

— Madame, dit-elle, je vous ai causé, sans le vouloir, bien du chagrin, et à vous aussi, mademoiselle ; et je viens réparer ce que j'ai fait.

Madame Warner la regarda avec étonnement ; Alice l'écoutait à peine ; le duc, debout sur le seuil de la porte, se disposait à sortir.

— Vous n'êtes pas de trop, monsieur le duc, continua Marguerite : ce que j'ai à dire, vous pouvez l'entendre, je désire même que vous l'entendiez.

— Moi, madame ? répondit le vieillard avec hauteur.

— Vous, monsieur.

Elle se tourna alors vers madame Warner.

— Madame, reprit-elle d'une voix calme, lorsque je me suis présentée chez vous pour la première fois, je vous ai réclamé une enfant qui vous avait été confiée au nom de sa mère que vous ne connaissiez pas, et je vous ai dit que cet enfant était à moi ; en vous disant cela j'ai menti.

Madame Warner laissa échapper un mouvement de surprise, Alice regarda Marguerite et se rapprocha de sa mère ; le duc écoutait en silence.

Marguerite continua sans paraître émue ou indécise.

— Afin que vous ajoutiez foi à mes paroles, dit-elle, je vous ai rappelé des circonstances que je tenais de la mère de mademoiselle, et en le faisant j'ai menti encore ! Huit mois s'écoulèrent et je me présentai de nouveau chez vous ; là, je vous ai demandée une seconde fois ; j'ai inventé une fable afin de vous toucher ; en le faisant j'ai menti encore !

— Assez, assez, murmura madame Warner qui s'était rapprochée de Marguerite.

Celle-ci la regarda froidement.

— J'ai menti, vous dis-je ; puis le lendemain votre enfant est accourue chez le pauvre fou. Elle avait mérité votre colère, madame, je la voyais désolée, désespérée, et je l'ai consolée ; puis, puis, persistant dans mes mensonges, j'ai osé lui dire qu'elle n'était point votre enfant, mais le mien, et en le faisant j'ai menti.

— Assez, de grâce, murmura encore madame Warner.

Marguerite s'approcha lentement d'Alice.

— Pardon, mademoiselle, si je vous ai trompée, murmura-t-elle : mais j'avais eu une fille autrefois ; elle est morte, et je l'ai pleurée longtemps ; et comme Dieu ne m'en avait pas donné une autre, j'ai pensé en vous voyant que vous pourriez remplacer l'enfant, l'idole que j'avais perdue, et que je pourrais, moi, vous tenir lieu de votre première mère ; oui,

madame, continua-t-elle en regardant madame Warner qui semblait au supplice, oui, j'ai abusé d'un secret qui m'avait été confié, et j'ai spéculé sur votre crédulité ; mais je n'ai pas eu la force de jouer ce rôle honteux jusqu'à la fin, les remords m'en ont empêché, et maintenant je viens vous demander pardon d'un mensonge qui aurait pu devenir un crime ; oui, mademoiselle, j'ai menti en prétendant que j'étais votre mère ; la seule qui vous reste, la voici ; l'autre est morte ; moi, je ne suis qu'une étrangère à qui vous avez inspiré un intérêt passager ; une malheureuse femme qui vous devait la vie, et qui, pour vous en remercier, voulait vous retirer le bonheur : oui, monsieur le duc, j'ai menti, et je vous en demande ici pardon à tous trois.

Et malgré les efforts de madame Warner qui s'était élancée vers elle, Marguerite s'agenouilla, baissa la tête et murmura :

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi !

Cette action acheva de bouleverser madame Warner ; et oubliant alors que ce dévouement seul pouvait rendre le repos et l'honneur à sa fille, elle prit à deux mains Marguerite et essaya de la relever, mais ce fut vainement. Marguerite demeurait à genoux et tendait ses mains suppliantes vers Alice et le duc.

— Ne croyez pas ce qu'elle dit, s'écria madame Warner à demi suffoquée : ne le crois pas non plus, Alice ; elle parle contre la vérité lorsqu'elle prétend qu'elle n'est point ta mère.

— Oh ! mon rêve ! mon rêve ! il se continue donc ! murmura Alice épouvantée.

— C'est parce qu'elle sait que je t'aime, c'est parce qu'elle espère que M. le duc consentira, mon enfant, à te recevoir dans sa famille, si moi seule à ses yeux ai le droit de te nommer ma fille, qu'elle parle ainsi ! Je t'aime bien, Alice, et pour que tu fusses heureuse je ferais sans hésiter le sacrifice de ma vie, tu le sais ; mais son dévouement l'emporte sur mon amour ; et maintenant Dieu me fait un devoir de dire la vérité, car si l'une de nous doit se dévouer, ce n'est pas elle, c'est moi !

— Oh ! mon Dieu ! pensa Alice accablée.

— Pauvres femmes ! pensa le duc.

— Monsieur le duc, et vous, mademoiselle, ne l'écoutez pas, interrompit brusquement Marguerite : quand elle vous parle ainsi, elle vous trompe, et elle se trompe elle-même ! elle pense que je suis votre mère, mon enfant, et de là son erreur. Oui, madame, vous le pensez ! mais dites-moi, vous ai-je prouvé que mademoiselle était mon enfant ? Puisque je vous répète que j'ai menti, croyez le donc enfin ; que voulez vous que j'ajoute de plus, puisque je vous déclare ici, à voix haute et solennelle, que j'en ai menti et que je me repens ; ordonnez-moi, si vous doutez encore de mes paroles, que je vous fournisse une preuve, une seule, et alors vous aurez raison de me regarder comme sa mère.

— Va donc te jeter à ses genoux, Alice, s'écria madame Warner hors d'elle-même, puisque je te dis que c'est ta mère.

Elle poussa doucement Alice, mais la jeune fille ne lui obéit point ; Marguerite eut l'air de ne point le remarquer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! personne ne me croit donc maintenant ! murmura madame Warner.

Marguerite tira lentement un papier de son sein et le présenta à madame Warner.

—Vous ajouterez foi sans doute à ce que renferme cette lettre, dit-elle.

Madame Warner prit la lettre et lut à voix basse.

—A voix haute, dit Marguerite : tout le monde doit connaître ce qu'elle contient.

Et madame Warner lut à haute voix :

« C'est de mon lit de mort que je vous écris, madame : veillez bien sur mon Alice, aimez-la bien et devenez sa mère, car elle n'aura bientôt plus que vous. Plus tard, vous lui apprendrez mon nom et vous lui direz que j'ai béni le sien avant de fermer les yeux pour toujours ; une ancienne servante de mon père vous remettra cette lettre, et quand je serai morte vous confiera mes dernières volontés en faveur de mon enfant.

« Adieu, madame.

« MARGUERITE. »

—Vous reconnaissez sans doute cette écriture ? dit Marguerite en montrant la lettre.

—Oui, répondit madame Warner, mais vous pouvez avoir écrit cette lettre dans un moment où vous pensiez mourir.

Pour toute réponse, Marguerite tira un autre papier de son sein et le présenta encore à madame Warner.

Le duc et Alice étaient immobiles de surprise.

—C'est l'acte qui devait vous être remis après la mort de la fille du baron de Wiedland, dit Marguerite avec calme ; lisez.

Madame Warner prit l'acte et lut :

« *Moi Marguerite de Wiedland, je lègue à Alice ma fille tous les biens qui reviendront de la succession de mon père, à condition que la personne qui s'est chargée de mon enfant l'adopte aussitôt que les lois le permettront.*

« Signé MARGUERITE DE WIEDLAND. »

—Eh bien ! dit Marguerite triomphante, me croyez-vous maintenant ? Pensez-vous que mademoiselle soit encore ma fille, comme je l'ai prétendu ?

Madame Warner la regarda en face avec incrédulité.

—Qu'est ce que cela prouve ? répondit-elle ; que vous avez cru mourir et que vous avez fait un testament en faveur de votre enfant.

Marguerite tira un troisième papier de son sein et le présenta encore à madame Warner.

—Lisez ceci, continua-t-elle.

Madame Warner prit avec étonnement le nouveau papier, l'ouvrit et le lut.

Alice et le duc étaient toujours immobiles de surprise.

« Allemagne, 21 novembre 181 ..

« *J'ai tué mon enfant, et j'expierai mon crime par une vie toute de repentir et d'obscurité ; je quitte mon pays, et je n'y reviendrai jamais ; à défaut d'héritiers, j'abandonne tous mes biens à l'église.*

« Signé LE BARON DE WIEDLAND. »

—Mais qui êtes-vous donc ? s'écria madame Warner interdite, qui donc êtes-vous ?

Marguerite baissa les yeux et répondit humblement :

—Une servante de Marguerite de Wiedland, rien de plus.

—Et que prétendiez-vous en vous déclarant la mère de cette enfant ?

—M'emparer, au moyen de ce nom, des biens que sa mère lui abandonnait.

Il se fit un moment de silence et d'hésitation.

Et un nouveau personnage entra ; c'était le fou.

Madame Warner sortit enfin de l'espèce de stupeur où toutes ces explications l'avaient jetée.

—Vous êtes sa mère ! s'écria-t-elle : oui, sa mère, malgré tout ce que vous dites, et j'en prends à témoin ce vieillard qui est votre père.

Elle courut vers le fou et l'entraîna jusqu'au milieu du salon.

—Oui, qui est votre père, continua madame Warner, et qui hier voulait défendre les armes à la main l'honneur de votre enfant.—N'est-ce pas, monsieur le duc, que ce vieillard vous a provoqué ?

Le vieillard inclina à son tour sa tête blanche.

—Monseigneur, dit-il, sait bien que je ne suis qu'un pauvre fou.

—Encore ! s'écria madame Warner stupéfaite.

Puis elle regarda le duc dont l'étonnement était à son comble.

—Je ne sais plus à quelles pensées m'arrêter, murmura-t-elle : mais si tout cet entretien n'est qu'un dévouement, oh ! ce dévouement-là vaut à lui seul tous les parchemins du monde.

—Pardonnez-moi, monseigneur, dit le fou, pardonnez-moi, car je vous ai offensé.

—Pardonnez-moi, madame, dit Marguerite, pardonnez-moi, car je vous ai rendue malheureuse.

Le duc prit la main de madame Warner.

—Madame, lui dit-il : je tâcherai de rendre l'honneur à votre fille, venez.

Il sortit rapidement, Alice et madame Warner le suivirent : Marguerite et le fou se disposèrent à sortir.

—Demeurez, je vous en supplie, leur dit madame Warner, j'ai à vous parler ; je serai bientôt de retour.

—Madame, dit le duc en sortant, je verrai mon fils, je lui apprendrai que mademoiselle est fille d'un baron allemand, et tout ce qu'un père peut faire pour persuader son fils, je le ferai ; mais à une condition.

—Laquelle, monsieur ?

—C'est que, si mon fils consent à cette union, mademoiselle reprendra son nom de famille avec les titres attachés à ce nom.

—Il sera fait comme vous les souhaitez, monsieur ; du jour où M. le comte, votre fils, aura donné sa parole d'épouser Alice, à partir de ce jour elle ne sera plus mon enfant, elle ne me nommera plus sa mère.

Alice écoutait silencieusement, mais son visage indigné exprimait violemment les passions qui bouleversaient son âme.

—Je vous parais orgueilleux, mademoiselle, lui dit le duc.

—Non, monsieur, répondit la jeune fille.

(A CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLEON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 7^{ME}.

(Suite.)

Donc après dîner, nous descendîmes au bord de l'eau où, pour six dollars nous achetâmes un superbe canot à quatre places.

On sait que les canots dont on se sert sur les grands lacs ont, pour la plupart, une espèce de pont en forte toile, percé de deux ou plusieurs ouvertures que les occupants du canot ferment autour de leur taille, au moyen d'une corde glissante. De cette façon, une vague peut passer sur le canot sans l'emplir et même sans mouiller ce qui se trouve à l'intérieur.

Notre canot avait quatre de ces ouvertures ; c'était juste ce qu'il nous fallait.

Nous retournâmes à l'auberge et après avoir pris congé de notre hôte, nous nous embarquâmes gaiement pour descendre la baie qui a environ trente milles de longueur.

Le temps était chaud, mais une petite brise de Sud-Ouest, venant du côté du lac, nous rafraichissait et rendait en somme la température très-agréable.

J'avais acheté trois verges de grand coton, avant de partir, pour nous faire une espèce de toit, lorsque nous camperions. La brise du sud-ouest, quoique légère, nous était favorable. Il me vint une idée que j'énonçai tout haut.

—Si nous nous servions de ce coton pour remplacer nos pagaies ?

Tu as bien raison dit Jules ; portons vers terre. Quelques minutes après, nous tirions notre canot sur la grève.

Je coupai une longue gaule que je choisis aussi mince que possible, et en dépouillant l'écorce d'un petit orme, nous eûmes bientôt une bonne provision de cordes.

Nous ne mîmes pas grand temps à assujettir notre voile qui se trouvait à avoir neuf pieds de hauteur par six de largeur, et notre canot s'éloigna gracieusement, comme un cygne qui ouvre son aile à la brise.

Nous filions au moins cinq milles à l'heure, sans avoir d'autre travail que celui de gouverner.

—Si cela continue, dit Jules, nous camperons ce soir à la pointe. Dans tous les cas, nous pouvons maintenant allumer sans que cela nuise à la manœuvre.

Personne ne s'opposa à cette proposition sensée, et les pipes furent prestement mises hors de leurs étuis.

Edouard était enchanté du voyage, malgré que la perte de son chien lui arrachât, de temps à autre, quelques soupirs de regret.

A huit heures, nous étions à l'endroit prévu, c'est-à-dire à la pointe ouest de la Baie. Il ne nous restait plus qu'à côtoyer le lac pour nous rendre à Manistee.

Avec notre voile et notre canot, nous nous fîmes un abri passable où nous dormîmes toute la nuit, sans crainte de nos Indiens, qui, suivant du moins ce que nous présumions, n'avaient pas dû nous suivre jusque là.

Le lendemain de bonne heure, Jules nous éveilla en sursaut par un coup de carabine. Il avait déjà été faire un petit tour de chasse et revenait avec deux perdrix et un magnifique canard gris.

Nous nous levâmes de bonne humeur, car nous n'avions pas mangé de viande fraîche depuis plusieurs jours.

Une demi-heure après, nos trois pièces bien apprêtées par Noël qui était quelque peu cuisinier, rôtièrent avec un fumet d'agréable odeur devant un feu d'érable sec.

Lorsqu'elles furent cuites à point, nous ne nous fîmes pas prier pour passer dans la salle à manger qui se trouvait pour la circonstance sous le feuillage épais d'un noyer sauvage.

J'ai rarement, dans ma vie, fait un aussi bon déjeuner.

—Hélas ! dit Edouard, en prenant sa dernière bouchée, comme ce pauvre Carlo se régalerait avec ces carcasses, si seulement il était ici !

—Et comme nous aurions du bonheur et de l'agrément à le promener dans notre canot d'écorce ! dit Jules, avec son air narquois.

Edouard se contenta de soupirer sans rien répondre.

—Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, dit Noël.

Noël parlait peu, mais quand il lui arrivait d'ouvrir la bouche, il parlait d'or. Le lecteur a dû, d'ailleurs, s'en apercevoir.

A huit heures, nous étions tous embarqués et nous nous éloignions du rivage.

Il faisait un temps superbe.

Il ne ventait pas, mais l'air était encore du sud ouest. Nous ne pouvions pas nous servir de notre voile, il fallut bien nous résigner à faire mouvoir les pagaies. N'importe, nous étions bien reposés, gais et pleins d'ardeur.

Le canot glissait légèrement sur les flots et les avirons tombaient en cadence aux notes joyeuses de

« En roulant ma boule. »

Nous avions complètement tourné la pointe et nous étions engagés dans les eaux du lac, laissant derrière nous, et un peu sur la droite, les îles du *Castor* et du *Renard*. Devant nous et aussi un peu sur la droite, à environ trente-cinq milles, nous avions les îles Manitou. C'est, du moins, ce que notre carte nous disait, car ces îles étaient trop éloignées pour que nous pussions les distinguer dans les brumes du matin.

Nous voguions gaiement depuis environ deux heures, chantant et fumant des pipes, et, comme disait Noël, l'aviron ne nous pesait pas au bout des doigts ; lorsque tout à coup, et sans l'ombre d'un prétexte, une bouffée de vent chaud me décoiffa et alla planter brutalement mon feutre sur l'olfactif de Jules.

—Sacrebieu ! dit ce dernier, j'ai bien envie de plonger ce feutre à l'eau, pour lui apprendre à être mieux élevé ; j'ai les 'yeux' remplis des cendres de ma pipe.

Nous riions, Noël, Edouard et moi, à briser nos culottes, qui, heureusement étaient fortes et résistaient bravement à la pression.

—C'est bon, c'est bon ! dit Jules en s'essuyant les yeux ; riez bien ; vous ne rirez pas autant tout à l'heure. Voilà, là-bas, un nuage qui n'est pas de bon augure.

—Voyons, voyons, mon garçon, lui dis-je, en essuyant les larmes que le rire avait amenées à mes yeux, ce n'est pas à moi qu'il faut en vouloir, mais plutôt au vent qui a pris ton nez pour un crochet.

Jules ne put s'empêcher de rire, et reprit d'un ton de bonne humeur :

—C'est bon, mes petits cœurs, mais hardi sur l'aviron, toujours ; car je vous le répète, nous allons en essuyer une, voilà que le temps s'assombrit.

En effet, en moins de cinq ou six minutes, le soleil s'était caché et l'eau commençait à prendre cette teinte glauque et à éprouver de ces frissonnements qui sont les signes précurseurs d'une tempête.

Nous étions à environ trois milles de la côte, et notre première pensée fut de gagner terre à toute vitesse, mais une seconde réflexion nous fit prendre une résolution contraire. Du côté du nord-est, une immense ligne blanche s'approchait avec cette lenteur majestueuse de la force qui est certaine de son irrésistibilité. Le vent avait sauté ; et en gagnant la côte nous étions presque certains d'être broyés en arrivant ; car la houle serait alors formée jusqu'à terre. Nous décidâmes donc de tenir le large.

—Si nous pouvons soutenir le premier choc, dit Jules, nous verrons ce qu'il faudra faire ensuite. Mais je ne vous cache pas que nous jouons gros jeu. Préparons-nous toujours, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Notre canot, quoique léger, était solidement construit. Nous attachâmes soigneusement nos armes dans le fond et nous serrâmes les cordons de notre pont en toile.

Il pouvait être onze heures. L'obscurité s'était encore accrue et nous avions de la peine à voir la côte.

—Prépare ton compas, me dit Jules, nous allons en avoir besoin tout à l'heure. Je crois que cela va être dur ; mais, comme nous sommes arrimés maintenant, nous pouvons en supporter une bonne. Attention toujours, voilà la houle qui s'approche.

La ligne blanche du nord-est s'accusait de plus en plus, c'était maintenant un montage écumeuse qui s'avancait vers nous, le *præruptus aquæ* nous de Virgile.

—Pourvu que nous survivions pour raconter cela ! dit Noël, ce sera beau.

—Virens de bord, dis-je à Jules ; d'abord c'est

plus prudent ; et puis, s'il faut mourir, nous recevrons du moins la mort en face.

—Pour vous dire la vérité, mes agneaux, le spectacle est grandiose, mais la situation n'est pas si belle ; et j'aimerais mieux avoir deux cents Indiens à combattre, que de subir une seule tempête comme celle qui s'avance sur nous.

En effet, comme le disait Jules, l'approche de la tempête présentait un aspect féérique, vu surtout d'un endroit hors de danger ; mais la place que nous occupions n'était pas à envier : nous étions acteurs dans le drame. Peut-être, comme les anciens gladiateurs, étions-nous destinés à tomber avec la fin, ou même avant la fin de la pièce.

Car il n'était plus question de combattre quelques Indiens par la ruse ou la force, d'éviter les atteintes d'une bête féroce, ou de s'arracher de ses griffes par un effort courageux ; devant la force effrayante qui s'avancait en nous dépassant de toute son incompréhensibilité, nous étions impuissants, nous étions néant. Nous avions fait tout ce que nous pouvions faire, humainement, pour nous protéger ; il ne nous restait plus qu'à nous recommander à celui qui tient et dirige la tempête dans sa main, et attendre, non sans horreur, que notre arrêt fût prononcé. Un bruit sourd, lointain, mystérieux se faisait entendre, semblable aux chocs des vagues furieuses qui se brisent dans des cavernes de rochers, ou comme les roulements éloignés du tonnerre. De gros nuages noirs nous enveloppaient. A l'horizon rapproché, le ciel semblait se fondre avec les eaux du lac et les empreindre de sa sombre couleur. Tout était obscur autour de nous ; tout, excepté la crête blanche de cette énorme houle qui s'avancait maintenant à pas de géant et se dessinait sur le fond noir avec une effrayante netteté.

Un calme lourd régnait autour de nous ; pas un seul mot n'était prononcé. Nous attentions, muets d'horreur, le moment suprême qui devait décider de notre sort. Enfin, le monstre est presque sur nous, irrésistible, insondable : il va nous saisir dans ses bras puissants, nous broyer comme un fêtu et nous mêler à son écume. Oh terreur ! il n'est plus qu'à quelques pas ; nous nous sentons entraînés tout vivants dans cette horrible fosse qu'il creuse devant lui ; nous descendons, nous descendons toujours jusqu'à ce qu'il nous semble atteindre le fond du lac : le ciel, la lumière, tout est disparu ; l'eau verdâtre, implacable, est notre seul horizon. C'est bien fini ; qui pourra nous tirer jamais de cet abîme ! Un pli de la vague déferle sur nous et nous couvre tout entiers en nous suffoquant. Nous fermons les yeux pour mourir, lorsque, tout à coup, une douce sensation nous ramène à nous mêmes : nous nous sentons enlevés. Un changement s'est fait et l'espoir qui nous avait abandonnés, revient nous soutenir. Nous montons et mentons encore, haletants, effarés, croyant à peine à ce qui nous arrive. Enfin nous sommes complètement dégagés de cette fosse béante et portés jusqu'au sommet de la houle. Nous pouvons mesurer de l'œil la profondeur du précipice que nous venons de franchir. Notre léger canot est emporté avec une rapidité vertigineuse sur la crête de la vague qui maintenant n'offre plus de danger sérieux.

Jules fut le premier à rompre le silence :

Ah ! dit-il, avec un accent du cœur, on respire, au moins, ici ! Ferme sur vos avirons, et tâchons de tenir notre canot d'aplomb, je crois que tout ira bien. Hein ! quelle chaleur écrasante il faisait, dans cet affreux sillon !

—Oui, dit Noël, j'étais suffoqué ; encore une minute, et je crois que j'étouffais complètement. Mais, grâce à Dieu, j'espère que nous allons pouvoir, maintenant, nous tirer d'affaire.

Le vent continuait à souffler avec violence, et les nuages sombres nous empêchaient de voir à distance autour de nous.

Nous faisons bien par-ci par-là quelques plongements, mais en somme, la position était tenable, et notre canot se comportait comme un brick de cent tonneaux.

Nous filâmes ainsi pendant plusieurs heures ; nous ne savions pas au juste dans quelle direction, car quoique je consultasse souvent la boussole, qui nous indiquait une course à peu près S.-O., il venait souvent des bouffées qui nous chassaient tantôt plus à l'Est, tantôt plus à l'Ouest.

—Cela ne fait rien, dit Jules ; si nous n'allons pas heurter contre quelqu'obstacle, nous sommes bons là.

—Malheureusement, lui répondis-je, cet obstacle pourrait bien se mettre dans notre chemin : voyez donc, là-bas, à l'Ouest ; ne vous semble-t-il pas que c'est une côte ?

—C'est impossible ; la côte doit être sur notre gauche, et ce que tu nous montre est par la droite.

—N'importe, Jean a raison, dit Noël ; c'est bien une côte que nous voyons-là, seulement, je ne sais pas laquelle.

—Mille bombes ! Ce ne peut toujours pas être la

Pointe-Verte : il n'est que quatre heures, et il est impossible que nous ayons chassé vingt-cinq à trente milles en si peu de temps. Allons, allons ! ça ne se peut pas.

—C'est bien vrai ; mais supposons, par exemple que cette côte appartienne aux îles Manitou ?

—Saprebleu ! c'est clair comme le jour, dit Jules ; et moi qui n'y pensais pas ! Le vent nous pousse justement par là ; c'est l'île du Grand-Manitou. Gare à nous, mes enfants ; la côte est terrible et nous allons être mis en pièces.

Tous nos efforts pour changer la course du canot étaient inutiles. Ceux qui connaissent ce que c'est qu'un canot d'écorce savent bien que nous étions obligés de subir passivement l'impulsion du vent.

Plus nous allions, plus la côte grandissait et se dessinait avec une inquiétante netteté. Elle embrassait maintenant nonseulement la droite, mais plusieurs points du compas en face de nous.

—Délaçons la toile, dit Jules, afin d'être libres de nos mouvements. Nous ne pouvons pas éviter l'abordage. Chacun pour soi et à la grâce de Dieu !

Mais celui qui nous avait déjà arrachés une fois des étreintes de la tempête devrait nous sauver encore une fois. Nous avions passé un quart d'heure dans des transes mortelles.

En face de nous, les brisants se dressaient avec leurs pointes aiguës et frangées d'écume. Une seule de ces arrêter pouvait et devait nous mettre en pièces.

(A CONTINUER.)

LE PERE TRANQUILLE.

PAR CHARLES AMEAU.

Il est maigre plutôt que gras, petit plutôt que grand, ayant l'air de se bien porter, et surtout ce qui frappe en lui c'est l'empreinte de calme et de parfaite quiétude que dénotent et sa physionomie et son langage et ses manières. Aussi l'appelle-t-on le père *Tranquille*. Pour ce qui est de son véritable nom, je vous dirai en confidence que je ne vois pas à quoi il pourrait vous servir ; je le tairai donc.

Le père tranquille n'est pas pauvre ; il vit de ses rentes, — ce qui lui procure parfois l'occasion de dire en badinant : « oui, c'est bien cela, je *vide* mes rentes, » seul calembourg qu'il sache par cœur, — car il ne l'a pas inventé.

Il est notaire et l'a toujours été depuis sa sortie du collège. C'est le plus grand travailleur que je connaisse, et pourtant les gens de son quartier ne s'en doutent même pas, tant il est, d'apparence, peu affairé, et tout le monde s' imagine sottement que se montrer

brouillon, bavard, bruyant, tracassier, c'est faire preuve d'activité. Celui que l'on appelle le père *Tranquille* est peut-être l'homme le moins tranquille de toute la ville, car il brasse constamment plus d'idées, exécute chaque jour plus de besogne que dix porte-flambeaux du progrès moderne. Sous son enveloppe placide, se cache un volcan. Il n'est jamais pressé, direz-vous ; je réponds qu'il ne s'arrête jamais, sauf aux heures du sommeil. En un mot, c'est le type de l'homme qui ne perd pas une minute, à ce titre, nous allons un peu nous occuper de lui.

Un jour, étant étudiant, il vit, affichée sur la porte d'un bureau d'affaires, cette recommandation un peu bouffonne dans sa forme : « Entrez chez un homme d'affaires à l'heure des affaires, parlez lui d'affaire et rien que d'affaire, ensuite allez à vos affaires afin de lui permettre de veiller à ses affaires. »

—Diantre ! se dit à part lui, le futur père Tranquille, — qui s'appelait Norbert de son nom de baptême, — voilà une formule assez raide et une maxime, qui sent la fièvre de la spéculation... ou du travail, ajouta-t-il aussitôt. Il ne manque pas de valeur, ce bout de carton qui me rappelle si impoliment ce que j'ai à faire. L'art de perdre son temps n'est pas difficile à acquérir, je le conçois, mais la science de tirer parti de chacun de nos instants est peu connue, je dirai même quelle est très peu connue... J'y réfléchirai... pas plus tard que tout de suite.

Et il y réfléchit en effet, comme il se l'était proposé.

Faire à point nommé ce qui convient, n'est pas une règle aussi praticable qu'on le pense. Pourtant c'est la seule méthode qui produise des fruits avantageux. Norbert chercha longtemps, enfin il trouva la solution du problème. Une phrase de D'Aguesseau le mit sur la piste :

« Se reposer agréablement en changeant de travail, » dit le clairvoyant chancelier.

C'est bien vrai. L'esprit se repose en se reportant d'une étude à une autre, et en variant ses sujets. L'esprit de l'homme, disait Aristote, est toujours occupé. Grandes vérités que les jeunes gens ne connaissent pas, et que malheureusement, ils ne veulent pas connaître.

Norbert apprit de bonne heure à calculer la valeur du temps, et, conséquemment, à en faire valoir les moindres parcelles. Une fois qu'il se fût persuadé qu'il y avait plus d'agrément à travailler quinze heures par jour qu'à flâner la moitié de ce temps, il s'adonna avec amour à l'habitude du travail.

Vous allez me dire qu'il dût changer son genre de vie pour satisfaire ce nouveau penchant. Pas du tout ! Cela vous semblera être un paradoxe, mais je vous le dis en toute vérité, on peut travailler deux ou trois fois plus que de coutume, et ne rien changer à ses habitudes extérieures, et même on peut empêcher les amis intimes de s'en apercevoir.

—Allons donc !

—Cela vous étonne ; je m'y attendais ; pourtant rien n'est plus vrai que ce que je vous dis. Vous avez, par exemple, rencontré, tout-à-l'heure, le jeune Bernier, l'employé du Bureau des Terres ? Il vous a paru de même qu'à l'ordinaire, n'est-ce pas ? A moi ainsi, — seulement, vous ne savez pas que ce garçon est l'un des savants les plus remarquables du pays.

—Savant ! comment ! lui ! mais je n'en n'ai jamais entendu parler !

—Et voilà justement, mon cher ! Parce que vous ne le savez pas, vous croyez que ça n'existe...

Hé, mon Dieu ! toute la ville est dans le même cas...

—Qu'est-ce que cela prouve ? Croyez-vous que tout ce qui se passe vous soit connu ? Je vous dis que le jeune Bernier (il a trente ans) est un travailleur, un érudit, un homme précieux en un mot, et que ni vous ni le public ne le connaissez. Pourquoi ? Parce qu'il se contente de ses études, n'en fait point parade, et vous laisse suivre l'ornière où vous êtes tout à l'aise. J'appelle ornière l'erreur commune

aux hommes, qui est de croire que les gens de mérite sont, forcément, les êtres tapageurs et avides de popularité. Vous savez que la sottise humaine est grande.

—Et vous dites que ce jeune homme est instruit !

—On ne peut plus, à son âge ! Du reste, son histoire est celle du père Tranquille, — car le père Tranquille a fait école, quoique, par malheur pour notre race, le nombre de ses élèves soit des plus modestes.

—Ce diable de père Tranquille est en effet un homme prodigieux. Il n'y a pas de borne à ce qu'il sait — je crois qu'il a vu créer l'univers. Dirait-on cela rien qu'à sa vie, hein ? Sans compter qu'il est aussi dépourvu d'ambition que notre maître est de cheveux. Où a-t-il pu l'apprendre tant de choses ?

—C'est une question qui me fait rire, à force de naïveté. S'il sait quelque chose, c'est parce qu'il a pris la peine de l'apprendre. Or, la vertu qui consiste à sacrifier la paresse pure et simple aux délices (délices inconnus du vulgaire) que procure l'étude est bannie de parmi les hommes ; le malheur de notre jeunesse est de l'ignorer et de n'avoir personne pour lui ouvrir les yeux la-dessus. Le père Tranquille s'est tiré hors de la voie commune ; il s'est mis à travailler ; il a compté d'avances chacune des minutes des vingt-quatre heures qui composent la journée, et il s'est dit : je les emploierai profitablement, et il a fait comme il avait dit.

—Vous ne réussirez jamais à me convaincre avec un pareil raisonnement, je ne me rendrai qu'aux preuves ; veuillez, je vous prie, entrer dans quelques détails. Ma raison se refuse à croire que l'on puisse accomplir tant de travaux sans cesser de poursuivre la pratique journalière d'une profession. Voici le père Tranquille qui est notaire ; je suis avocat, il a fait, dans l'exercice de sa profession, une petite fortune ; moi de même, comment se fait-il qu'il ait pu économiser assez de temps pour apprendre, en sus cinq ou six sciences diverses, — et avec cela avoir l'allure d'un homme qui ne s'occupe de rien !

—Mon bon ami, vous touchez le point principal : l'emploi du temps. Le père Tranquille sait comment employer son temps. Personne, ou pour mieux dire la plupart des gens réputés habiles, ne connaissent pas ce que vaut une distribution méthodique de cette journée.

—Vous savez que, de tout temps, le père Tranquille a été l'homme le moins occupé de la ville.

—Je nie cela.

—Mais, mon cher, tout le monde le sait.

—Qu'est-ce que cela prouve ? encore une fois ?

—Cela prouve que tout le monde n'est pas en état de juger des choses, même les plus simples.

—Je suis, Dieu merci, assez actif, pourtant, je n'ai jamais pu trouver les loisirs nécessaires aux études multiples dont notre ami paraît avoir tiré profit.

—Beau dommage ! Vous n'étiez pas né pour entrer dans cette classe de piocheurs, voilà tout. Votre activité est assez peu remuante, je me permet de vous le dire. Que de moments précieux vous perdez tous les jours ! Que de reprises, et que de

méprises dans vos transeptions les plus ordinaires ! Lancé tête-bêche dans une simple affaire, vous ne calculez plus rien, vous agissez comme si l'univers entier n'avait plus d'autre source que vos intérêts, — tandis que l'univers s'occupe fort peu de vos affaires, avouez-le. Vous perdez du temps. Que de bavardages vous employez, rien que pour vous maintenir au niveau de cette réputation de « bon garçon » que vous vous êtes acquise. Lorsque vous avez terminé une affaire, pourquoi ne pas la quitter sur le champ et passer à une autre ? Pourquoi ne pas pré-

parer votre journée en sorte qu'il ne se perde rien du temps dont vous disposez ? Malheureusement, vous êtes comme tout le monde, et tout le monde est comme vous. Ne voyez-vous pas que nos hommes, jeunes ou d'âge mûr, usent le meilleure partie de leur existence dans le bavardage, la fainéantise et l'indécision ? Ils ne leur serait pourtant pas difficile de mieux régler leur vie. Qu'ils jettent un coup d'œil sur ces rares indévidus qui réussissent au milieu d'eux, cela lui tiendra lieu d'enseignement.

(A Continuer.)

PROVERBES CULINAIRES.

2. Les mets suivants les convives.

1. Celui qui vient sans être invité s'en va sans qu'on le remercie.
2. Il ne fait pas bon d'arriver ledernier à un festin et le premier à une querelle.
1. Qui vient à table ne doit être qu'homme de table.
1. Belle chère (bon accueil) vaut bien un mets.
5. Meilleurs sont de petits morceaux de pain avec douceur, que des poulets avec douleur.
5. Pomme mangée avec contentement vaut mieux que perdrix mangée en tourment.
5. Il faut faire les morceaux suivant la grandeur de la bouche.
1. Qui va aux noces sans couteau perd maint bon morceau.
1. Aux absents les os
5. Il n'est sauce que d'appetit.
5. Pour bien manger, il faut jeûner.
5. Pour manger beaucoup il faut manger peu.
2. Plus il y a de cuisiniers, moins la soupe est bonne.
4. Marmite de plusieurs, mal assaisonnée et encore plus mal cuite.
5. Où il y a plusieurs cuisiniers, la soupe sera trop salée.
4. A mains levées Dieu donne de quoi à manger
1. Qui dort dîne.
1. C'est viande mal prête que le lièvre en buisson.
4. Sois en été cabaretière, et en hiver boulangère.
4. Le feu fait la cuisine.
1. Il n'est tel que d'être là où on fait bouillir le pot.
1. Il n'y a rien de tel qu'un vieux pot pour faire de bonne soupe.
5. Chair fait chair, vin fait sang, pain maintient.
1. Chapon de huit mois est un manger de rois.
4. A celui qui donne le chapon présente-lui la cuisse et l'aile.
1. Telle chair, telle sauce.
5. Bonne viande ne veut point de sauce.
4. Des odeurs le pain, des saveurs le sel.
5. Douce viande vaut sauce piquante.
5. Table sans sel, bouche sans salive.
4. Si l'habitant connaissait le goût et la saveur de la poule en janvier, il n'en laisserait pas une au poulailler.
5. La poule donnée vaut mieux que la poule achetée.

5. La poule appartient au pauvre et le riche la mange.
5. Plus la chair est près de l'os, plus elle est savoureuse.
4. La perdrix ne vaut rien si elle est mangée chaude.
4. La perdrix, pour ne point faire de mal, doit se manger entre trois compagnons.
1. Savoyard, croque-rave.
1. Les mangeurs de raves sont en Auvergne.
1. Manger du pain comme un Limousin.
1. Pain léger et pesant fromage, prends toujours si tu es sage.
1. Un œuf n'est rien, Deux font grand bien, Trois, c'est assez, Quatre, c'est de trop, Cinq, c'est la mort.
4. Un œuf veut du sel et du feu.
5. L'œuf est meilleur aujourd'hui que la poule de main.
1. Mieux vaut un gigot prochain, Qu'un bon gros mouton laintain.
1. Il se vend plus de harengs que de soles.
1. Choux réchauffés, mauvais dîner.
1. Petit dîner longuement attendu, N'est pas donné, mais chèrement vendu.
1. Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
3. On peut faire une bonne soupe avec l'esse d'un essieu, en y ajoutant quelque chose.
4. Jamais on ne fit bon potage avec de l'éauseule.
2. Une femme avare ne fait jamais bonne soupe.
1. A carême-prenant chacun a besoin de sa poêle.
4. A marmite qui bout mouche ne s'attrape.
4. Qui mal enfourne tire des pains cornus.
2. Bon feu et cave pleine font que le cuisinier avance.
2. Quand le cuisinier fait frirer quelque chose pour l'échanson, le tonneau du maître en souffre.
2. « Fais-moi routir un boudin, dit l'échanson au cuisinier, et je soulagerai ta soif.
2. Lorsque le cuisinier est fâché, les choux sont gras.
2. Disputes de cuisiniers engraisent les choux.
5. La chair salée fait bonne mémoire pour boire.

(A CONTINUER.)

NOUVELLES DIVERSES.

Les antiquaires, dont la vie se consume à étudier les monuments anciens et à faire des collections de fragments, de médailles, goûtent un bonheur parfait lorsqu'ils trouvent une monnaie bien rouillée et à l'effigie d'un souverain d'un autre siècle. C'est pour eux une joie bien grande quand, après plusieurs années de recherche, ils découvrent l'objet qui leur a fait remuer ciel et terre. Nous avons de ces hommes à Montréal et nous croyons leur causer un bien vif plaisir en les invitant à se rendre à la librairie Rolland où ils pourront visiter, et même acheter des manuscrits qui datent du règne de Henri IV et de Louis XV. Ils y verront des quittances données aux officiers de la marine française faisant le service en Canada; des documents au bas desquels on voit la signature autographe de Henri IV, Louis XV, Philippe d'Orléans, Napoléon I; plusieurs autres pièces des années 1740 et 41 portent des signatures comme celles-ci: De Beaujeu Quiqueran, De Salaberry, De Lagrave. On voit entre autre une poésie que Henriette d'Angleterre a écrite de sa propre main.

Il nous serait difficile de donner ici une liste complète de ces papiers qui, seuls, feraient les délices de l'antiquaire le plus difficile. Nous répèterons seulement que ces pièces sont authentiques.

Les amateurs d'antiquités ont là une magnifique occasion de satisfaire leurs goûts; qu'ils en profitent. Ils peuvent acheter ces objets à des prix qu'ils trouveront extrêmement réduits, s'ils considèrent bien les obstacles qu'il faut surmonter pour se procurer de semblables trésors.

Pour plus de détails, nous référerons à M. Dérôme, de la librairie Rolland, ceux qui auraient le désir de devenir possesseur d'un manuscrit du commencement du 18^e siècle.

—Pendant la fête offerte au shah, à Staffordhouse, par le duc de Sutherland, le monarque persan fut frappé de la splendeur du palais et du nombre des invités. Après s'être rendu compte des richesses du duc et de l'étendue de ses propriétés, il se retourna vers le prince de Galles et lui dit:

—Vous avez là un sujet trop puissant et un de ces jours vous verrez que vous serez obligé de lui faire couper la tête.

Cela ne l'empêcha pas toutefois d'aller à Trantham, où le duc de Sutherland possède une campagne magnifique. Le shah qui adore les moindres spectacles, exprima le désir de voir danser sous ses yeux les fermiers et les paysans. On lui répondit que ce ballet rustique ne pouvait être improvisé et que les paysans ne s'y prêteraient pas.

—Qu'on leur donne des coups de bâton et ils danseront! répondit le shah avec son flegme oriental.

Il fallut de nombreuses explications pour lui faire comprendre que ces précédés de gouvernement n'étaient pas usités en Angleterre.

ÉTOUFFÉ PAR UNE PIÈRE DE GUÈPE.—Le 6

juillet, le sieur Deschamps, sculpteur, domicilié faubourg Saint-Antoine, avait rapporté de la campagne un panier rempli d'abricots qu'il destinait surtout à ses enfants. Ceux-ci se jetèrent avec avidité sur les fruits, et une petite fille de douze ans, nommé Maria, mit dans sa bouche un abricot un peu mûr, sans faire attention qu'une guêpe s'y était logée.

Au moment où elle l'avalait, l'insecte pressée au passage, chercha une issue, et, avant de s'échapper, piqua le voile du palais. Aussitôt une enflure considérable se produisit. On courut chercher un médecin; mais lorsqu'il arriva, il était trop tard, l'enfant était morte étouffée.

LA RÉCOLTE.—La fenaison a commencé sous les plus favorables auspices; le foin est bon et assez abondant, et les cultivateurs espèrent le mettre en grange en bonne condition.

On écrit de St. Joachim au Canadien.

“Les cultivateurs de cette localité et des paroisses environnantes jubilent; ils prétendent que la récolte du foin et des céréales sera plus belle cette année qu'elle ne l'a jamais été depuis dix ans. Le foin est si beau que dans les prairies nouvelles plusieurs cultivateurs craignent d'avoir quelque difficulté à le faire sécher pour l'engranger, tant il recouvre la terre d'une couche épaisse. La récolte du grain promet autant. Si la disette se fait sentir ailleurs, nos cultivateurs sont dans l'abondance et comptent sur une excellente récolte, que leur permettra de venir au secours des localités moins favorisées. Le temps a été magnifique depuis le commencement du printemps et la pluie est tombée juste en quantité suffisante pour activer et aider la végétation.”

Un correspondant du lac St. Jean écrit aussi au même journal:

“Il est bien regrettable que nous n'ayons pas notre chemin de fer, car nous avons cette année une récolte qui lui fournirait un bon trafic. Sauf de rares exceptions en certains endroits, la récolte est superbe et nous annonce l'abondance. Le grain, le foin, tout a une superbe apparence. Si nous pouvions vendre nos produits, nous serions cette année les gens les plus heureux du monde et la prospérité que nous amènerait notre riche récolte avancerait considérablement la colonisation. Quoiqu'il en soit, nous sommes très satisfaits de l'apparence de la moisson, qui nous donne les plus belles espérances.”

La sécheresse qui a causé de si grands dommages en plusieurs parties de la Province, semble avoir voulu épargner les cultivateurs de St. Dominique. Le blé et les pois surtout promettent un rendement aussi considérable que celui obtenu dans les meilleures années.

DE LA PHYSIOGNOMONIE.

(Suite.)

Cette race est, comme l'on voit, bien différente des autres; il semble que ce soit une espèce particulière, dont tous les individus ne sont que des avortons, car, s'il y a des différences parmi ces peuples, elles ne tombent que sur le plus ou le moins de difformités. Par exemple, les Borandiens sont encore plus petits que les Lapons, ils ont l'iris de l'œil de la même couleur, mais le blanc est d'un jaune plus rougeâtre; ils sont aussi plus basanés et ils ont les jambes grosses, au lieu que les Lapons les ont menues. Les Samoièdes sont plus trapus que les Lapons, ils ont la tête plus grosse, le nez plus large et le teint plus obscur, les jambes plus courtes, les genoux plus en dehors, les cheveux plus longs et moins de barbe. Les Groënländais ont la peau plus basanée qu'aucun des autres, ils sont couleur d'olive foncée; on prétend même qu'il y en a d'aussi noirs que les Ethiopiens. Chez tous ces peuples, les femmes sont aussi laides que les hommes. Celles du Groënländ sont de fort petite taille, mais elles ont le corps bien proportionné; elles ont les cheveux plus noirs et la peau moins douce que les femmes samoièdes. Elles ont le visage large, les yeux petits, très-noirs et très-vifs, les pieds courts aussi bien que les mains; et elles ressemblent pour le reste aux femmes samoièdes. Les Sauvages, au nord des Esquimaux, et même dans la partie septentrionale de l'île de Terre-Neuve, ressemblent à ces Groënländais; ils sont, comme eux, de très-petite stature; leur visage est large et plat; ils ont le nez camus, mais les yeux plus gros que les Lapons. Non seulement tous ces peuples se ressemblent par la laideur, la petitesse de la taille, la couleur des cheveux et des yeux, mais ils ont aussi tous à peu près les mêmes inclinations et les mêmes mœurs; ils sont tous également grossiers, superstitieux, stupides, et n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de religion ni l'un Être suprême; la plupart sont idolâtres et tous sont très-superstitieux. En examinant tous les peuples voisins de cette longue bande de terre qu'occupe la race lapone, on trouvera qu'ils n'ont aucun rapport avec cette race. Il n'y a que les Ostiaques et les Tonguses qui leur ressemblent. Les Samoièdes et les Borandiens ne ressemblent point aux Russes; les Lapons ne ressemblent en aucune façon aux Finnois, aux Goths, aux Danois, aux Norvégiens; les Groënländais sont tout aussi différents des Sauvages du Canada. Ces autres peuples sont grands et bien faits, et quoiqu'ils soient assez différents entre eux, ils le sont infiniment plus des Lapons. Mais les Ostiaques semblent être des Samoièdes un peu moins laids et moins raccourcis que les autres, car ils sont petits et mal faits.

Les peuples de la Tartarie ont le haut du visage fort large et ridé, même dans leur jeunesse, le nez court et gros, les yeux petits et enfoncés, les joues fort

élevées, le bas du visage étroit, le menton long et avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues et séparées, les sourcils gros qui leur couvrent les yeux, les paupières épaisses; la face plate, le teint basané et olivâtre, les cheveux noirs. Ils sont de stature médiocre, mais très-forts et très-robustes; ils n'ont que peu de barbe, et elle est par petits épis, comme celle des Chinois. Ils ont les cuisses grosses et les jambes courtes.

Les Kalmuques qui habitent dans le voisinage de la mer Caspienne, entre les Moscovites et les grands Tartares, sont, selon Tavernier, des hommes robustes mais les plus laids et les plus difformes qui soient sous le ciel: ils ont le visage si plat et si large que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq à six doigts. Leurs yeux sont extraordinairement petits, et le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines. Ils ont les genoux tournés en dehors et les pieds en dedans. Les Tartares du Daghestan sont, après les Kalmuques, les plus laids de tous les Tartares. Les petits Tartares, ou Tartares-Nogais, ont perdu une partie de leur laideur parce qu'ils se sont mêlés avec les Circassiens; à mesure qu'on avance vers l'Orient, dans la Tartarie indépendante, les traits des Tartares se radoucisent un peu, mais les caractères essentiels à leur race restent toujours, et enfin les Tartares-Mongoux, qui ont conquis la Chine, et qui, de tous ces peuples, étaient les plus policés, sont encore aujourd'hui ceux qui sont les moins laids et les moins mal faits; ils ont cependant, comme tous les autres, les yeux petits, le visage large et plat, peu de barbe, mais toujours noire ou rousse, le nez écrasé et court. Parmi les Tartares-Kirgissi et Tcheremissi, il y a un peuple entier dont les hommes et les femmes sont d'une beauté singulière (1).

Le sang tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois et de l'autre avec les Russes orientaux, et ce mélange n'a pas fait disparaître en entier les traits de cette race, car il y a, parmi les Moscovites, beaucoup de visages tartares; et quoiqu'en général cette nation soit du même sang que les autres nations européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps carrée, les cuisses grosses et les jambes courtes comme les Tartares.

Les Chinois ne sont pas, à beaucoup près, aussi différents des Tartares que le sont les Moscovites. Il n'est pas même sûr qu'ils soient d'une autre race; la seule chose qui pourrait le faire croire, c'est la différence totale du naturel, des mœurs et des coutumes de ces deux peuples. Les Tartares, en général, sont naturellement fiers, belliqueux, chasseurs; ils aiment la fatigue et l'indépendance; ils sont durs et grossiers jusqu'à la brutalité. Les Chinois ont des mœurs tout opposées; ce sont des peuples mous,

(1) Ce sont les Kabardinski.

pacifiques, indolents, superstitieux, soumis, dépendants jusqu'à l'esclavage, cérémonieux, complimenteurs jusqu'à la fadeur et à l'excès. Mais si on les compare aux Tartares par les figures et les traits, on y trouve des caractères d'une ressemblance non équivoque. Ainsi, les Chinois ont les membres très-proportionnés, ils sont gros et gras; ils ont le visage large et rond, les yeux petits, les sourcils grands, les paupières élevées, le nez petit et écrasé; ils n'ont que sept ou huit épis de barbe noire à chaque lèvre et fort peu au menton.

Les habitants de la côte de la Nouvelle Hollande, à 16 degrés 15 minutes de latitude méridionale et au midi de l'île de Timor, sont peut-être les gens du monde les plus misérables, et ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes. Ils sont grands, droits et menus; ils ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond, les sourcils épais; leurs paupières sont toujours à demi fermées, habitude qu'ils prennent dès leur enfance pour garantir leurs yeux des moucherons, qui les incommodent beaucoup, et, comme ils n'ouvrent jamais les yeux, ils ne sauraient voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils voulaient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses et la bouche grande; ils s'arrachent

apparemment les deux dents du devant de la mâchoire inférieure, car elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes et aux vieux. Ils n'ont pas de barbe; leur visage est long; d'un aspect très désagréable, sans un seul trait qui puisse plaire; leurs cheveux ne sont pas longs et lisses comme ceux de presque tous les Indous, mais ils sont courts, noirs et crépus comme ceux des Nègres de Guinée.

Il y a autant de variétés dans la race des noirs que dans celle des blancs. Ceux de Guinée sont extrêmement laids et ont une odeur insupportable. Ceux de Sofala et de Mozambique sont beaux et n'ont aucune mauvaise odeur. Il est donc nécessaire de diviser les noirs en différentes races, et on peut les réduire à deux principales: les Nègres et les Caffres. Ces deux espèces d'hommes noirs se ressemblent plus par la couleur que par les traits du visage; leurs cheveux, leur peau, l'odeur de leur corps, leurs mœurs et leur naturel sont aussi très-différents. En examinant les peuples qui composent chacune de ces races noires, on y voit autant de variétés que dans les races blanches, et on y rencontre toutes les nuances du brun au noir, comme l'on trouve, dans les races blanches, toutes les nuances du brun au blanc.

(A CONTINUER.)

PHYSIOLOGIE DU GOUT.

(Suite.)

Les rêves sont des impressions unilatérales qui arrivent à l'âme sans le secours des objets extérieurs.

Ces phénomènes, si communs et en même temps si extraordinaires, sont cependant encore peu connus.

La faute en est aux savants, qui ne nous ont point encore laissé un corps d'observation suffisant. Ce secours indispensable viendra avec le temps; et la double nature de l'homme en sera mieux connue.

Dans l'état actuel de la science, il doit rester pour convenu qu'il existe un fluide aussi subtil que puissant, qui transmet au cerveau les impressions reçues par les sens, et que c'est par l'excitation que causent ces impressions que naissent les idées.

Le sommeil absolu est dû à la déperdition et à l'inertie de ce fluide.

Il faut croire que les travaux de la digestion et de l'assimilation, qui sont loin de s'arrêter pendant le sommeil, réparent cette perte, de sorte qu'il est un temps où l'individu, ayant déjà tout ce qu'il faut pour agir, n'est point encore excité par les objets extérieurs.

Alors le fluide nerveux, mobile par sa nature, se porte au cerveau par les conduits nerveux; il s'insinue dans les mêmes endroits et dans les mêmes traces, puisqu'il arrive par la même voie; il doit donc produire les mêmes effets, mais cependant avec moins d'intensité.

La raison de cette différence me paraît facile à

saisir. Quand l'homme éveillé est impressionné par un objet extérieur, la sensation est précise, soudaine et nécessaire; l'organe tout entier est en mouvement. Quand, au contraire, la même impression lui est transmise pendant son sommeil, il n'y a que la partie postérieure des nerfs qui soit en mouvement; la sensation doit nécessairement être moins vive et moins positive; et, pour être plus facilement entendu, nous disons que chez l'homme éveillé il y a percussion de tout l'organe, et chez l'homme dormant il n'y a qu'ébranlement de la partie qui avoisine le cerveau.

RECHERCHE A FAIBLE. 87.—Quand le fluide nerveux est ainsi porté au cerveau, il y afflue toujours par les couloirs destinés à l'exercice de quelqu'un de nos sens, et voilà pourquoi il y réveille certaines sensations ou séries d'idées préférablement à d'autres. Ainsi, on croit voir quand c'est le nerf optique qui est ébranlé, entendre quand ce sont les nerfs auditifs, etc.; et remarquons ici comme singularité qu'il est au moins très rare que les sensations qu'on éprouve en rêvant se rapportent au goût et à l'odorat: quand on rêve d'un parterre ou d'une prairie, on voit des fleurs sans en sentir le parfum; si l'on croit assister à un repas on en voit les mets sans en savourer le goût.

Ce serait un travail digne des plus savants que de rechercher pourquoi deux de nos sens n'impress-

sionnent point l'âme pendant le sommeil, tandis que les quatre autres jouissent de presque toute leur puissance. Je ne connais aucun psychologue qui s'en soit occupé.

Remarquons aussi que plus les affections que nous éprouvons en dormant sont intérieures, plus elles ont de force. Ainsi, les idées les plus sensuelles ne sont rien auprès des angoisses qu'on ressent si on rêve qu'on a perdu un enfant chéri, ou qu'on va être pendu. On peut se réveiller en pareil cas tout trempé de sueur ou tout mouillé de larmes.

NATURE DES SONGES. 88.—Quelle que soit la bizarrerie des idées qui quelquefois nous agitent en dormant, cependant, en y regardant d'un peu près, on verra que ce ne sont que des souvenirs ou des combinaisons de souvenirs. Je suis tenté de dire que les songes ne sont que la mémoire des sens.

Leur étrangeté ne consiste donc qu'en ce que l'association de ces idées est insolite, parce qu'elle s'est affranchie de lois de la chronologie, des convenances et du temps; de sorte que, en dernière analyse, personne n'a jamais rêvé à ce qui lui était auparavant tout à fait inconnu,

On ne s'étonnera pas de la singularité de nos rêves si l'on réfléchit que, pour l'homme éveillé, quatre puissances se surveillent et se rectifient réciproquement; savoir: la vue, l'ouïe le toucher et la mémoire; au lieu que, chez celui qui dort, chaque sens est abandonné à ses seules ressources.

Je serais tenté de comparer ces deux états du cerveau à un piano près duquel serait assis un musicien qui, jetant par distraction les doigts sur les touches, y formerait par réminiscence quelque mélodie, et qui pourrait y ajouter une harmonie complète s'il usait de tous ses moyens. Cette comparaison pourrait se pousser beaucoup plus loin, en ajoutant que la réflexion est aux idées, l'harmonie est au son, et certaines idées en contiennent d'autres, tout comme un son principal en contient aussi d'autres qui lui sont secondaires, etc., etc.

SYSTÈME DU DOCTEUR GALL. 89.—En me laissant doucement conduire par un sujet qui n'est pas sans charmes, me voilà parvenu aux confins du système du docteur Gall, qui enseigne et soutient la multiformité des organes du cerveau.

Je ne dois donc pas aller plus loin, ni franchir les limites que je me suis fixées; cependant, par amour pour la science, à laquelle on peut bien voir que je ne suis pas étranger, je ne puis m'empêcher de consigner ici deux observations que j'ai faites avec soin, et sur lesquelles on peut d'autant mieux compter que, parmi ceux qui me liront, il existe plusieurs personnes qui pourraient en attester la vérité.

PREMIÈRE OBSERVATION.—Vers 1790, il existait, dans un village appelé Gevrin, arrondissement de Belley, un commerçant extrêmement rusé; il s'appelait Landot, et s'était arrondi une assez jolie fortune.

Il fut tout à coup frappé d'un tel coup de paralysie qu'on le cru mort. La Faculté vint à son secours, et il s'en tira, mais non sans perte, car il laissa derrière lui à peu près toutes les facultés intellectuelles, et surtout la mémoire. Cependant, comme il se traînait encore, tant bien que mal, et qu'il avait repris l'appétit, il avait conservé l'administration de ses biens.

Quand on le vit dans cet état, ceux qui avait eu des affaires avec lui crurent que le temps était venu de prendre leur revanches; et, sous prétexte de venir lui tenir compagnie, on venait de toutes parts lui proposer des marchés, des achats, des ventes, des échanges, et autres de cette espèce qui avaient été jusque-là l'objet de son commerce habituel. Mais les assaillants se trouvèrent bien surpris, et sentirent bientôt qu'il fallait décompter.

Le madré vieillard n'avait rien perdu de ses puissances commerciales, et le même homme qui quelquefois ne connaissait pas ses domestiques et oubliait jusqu'à son nom, était toujours au courant du prix de toutes les denrées, ainsi que de la valeur de tout arpent de prés, de vigne ou de bois à trois lieues à la ronde.

Sous ces divers rapports, son jugement était resté intact; et comme on s'en défiait moins, la plupart de ceux qui tâchèrent le marchand invalide furent pris aux pièges qu'eux-mêmes avaient préparés pour lui.

DEUXIÈME OBSERVATION. Il existait à Belley un M. Chirol, qui avait servi longtemps dans les gardes du corps, tant sous Louis XV que sous Louis XVI.

Son intelligence était tout juste à la hauteur du service qu'il avait eu à faire toute sa vie; mais il avait au suprême degré l'esprit des jeux, de sorte que, non seulement il jouait bien tous les jeux anciens, tels que l'hombre, le piquet, le whisk, mais encore que, quand la mode en introduisait un nouveau, dès la troisième partie il en connaissait toutes les finesses.

Or, ce M. Chirol fut aussi frappé de paralysie, et le coup fut tel qu'il tomba dans un état d'insensibilité presque absolue. Deux choses cependant furent épargnées, les facultés digestives et la faculté de jouer.

Il venait tout les jours dans la maison où depuis plus de vingt ans il avait coutume de faire sa partie s'asseyait en un coin, et y demeurait immobile et somnolent, sans s'occuper en rien de ce qui se passait autour de lui.

Le moment d'arranger les parties étant venu on lui proposait d'y prendre part; il acceptait toujours, se traînait vers la table; et là on pouvait se convaincre que la maladie qui avait paralysé la plus grande partie de ses facultés ne lui avait pas fait perdre un point de son jeu. Peu de temps avant sa mort, M. Chirol donna une preuve authentique de l'intégrité de son existence comme joueur.

Il nous survint à Belley un banquier de Paris qui s'appelait, je crois, M. Delins. Il était porteur de lettres de recommandation; il était étranger, il était Parisien: c'était plus qu'il n'en fallait dans une petite ville pour qu'on s'empressât de faire tout ce qui pouvait lui être agréable.

M. Delins était gourmand et joueur. Sous le premier rapport, on lui donna suffisamment d'occupation en le tenant chaque jour cinq ou six heures à table; sous le second rapport, il était plus difficile à amuser: il avait un grand amour pour le piquet et parlait de jouer à six francs la fiche, ce qui excédait de beaucoup le taux de notre jeu le plus cher.

VARIÉTÉS.

—De quoi vous inquiétez-vous, demandait une dame à sa femme de chambre, vous savez bien que vos gages *courent* toujours ?

—Précisément, répondit la soubrette, je crains de ne pouvoir les *attraper*.

—Accusé, dit un président à un scélérat, vous êtes accusé de vol avec escalade et effraction ; vous reconnaissez-vous coupable ?

—Oui, mon président, répond le vaurien ; arrangez-moi un petit jugement comme si c'était pour vous.

On venait de juger un assassin fameux dont le nombre de crimes était énorme.

—Accusé, lui dit le président des assises, le jury vous condamne à la peine de mort, vous allez rejoindre vos victimes.

—N'oubliez pas mon président, répliqua le bandit, qu'elles ne méritent pas que je les poursuive jusque dans l'autre monde. D'ailleurs je leur ai pardonné.

Un médecin, dont les nombreux clients passaient depuis quelque temps de vie à trépas avec une insistance déplorable, répondait à quelqu'un qui lui demandait s'il n'était pas habitué à l'idée de la mort.

—Pour les autres, ah ! certainement.

Le curé de X... emprunte une soutane au curé de S...

—Vous me la rendrez, n'est-ce pas ? dit le desservant de S...

—Mais oui, certainement, et avec usure.

Le directeur d'un théâtre de province auquel un auteur du cru venait proposer une pièce, ouvrit le manuscrit et lut à la première page :

“ La reine entre avec *dédain* (*des daims*) ; le prince la suit avec *dépit* (*des pies*). ”

—Monsieur, dit-il à l'auteur, vous n'y songez pas, *des daims*, *des pies*, prenez vous donc mon théâtre pour une succursale du Jardin des Plantes.

A Coutances, petite ville de la Manche, on avait donné une soirée au profit des pauvres. Le lendemain on fait le compte afin de vérifier le résultat, et il se trouve que malheureusement les dépenses sont plus élevées de trente cinq francs que la recette. Grand embarras des dames patronesses.

—Comment faire, dit l'une d'elles.

—Ah ! répondit une autre, les pauvres se cotiseront pour parfaire la somme.

LE COIN DES CURIEUX.

No. 1.

D Quel est le mot latin qui a le plus d'e, qui a le plus d'i, et celui qui a le plus d's ?

R. *Simile, simili, similes* (six mille e, six mille i, six mille s.)

No. 2.

D. Quelle différence y a-t-il entre un musicien et un lièvre ?

R. Le musicien aime la musique, et le lièvre aime le *plein-chant* (plein champ).

No. 3.

D. Dans quelle ville fait-on la meilleure chère en carême ?

R. A Jérusalem, car les murailles sont *détruites*, (des truites).

No. 4.

D. Comment peut on faire la soupe avec une frégate ?

R. On prend le navire quand il *échoue* (est choué).

No. 5.

D. Qu'est-ce qui fait le plus de tort aux marchands de tabac ?

R. C'est la descente de *Enée* aux enfers (des nez).

No. 6.

D. Pourquoi les chats méprisent-ils les apprentis peintres ?

R. Parce que ces derniers ne sont que des *rapins* (rats peints.)

No. 7.

D. Quel est le nez le plus gras ?

R. C'est un nez fait de *lard* (un effet de l'art).

No. 8.

D. Pourquoi les négresses n'aiment pas à apprendre la musique ?

R. Parce qu'on leur dit qu'une blanche vaut deux noires.

No. 9.

D. Pourquoi les buveurs, dans les cafés, ne s'ap-
pient-ils jamais contre les vitres ?

R. Parce qu'ils n'aimeraient pas à boire les *rin-
cures du verre* (les reins sur du verre).

No. 10.

D. Quel est le quadrupède auquel on doit le plus de respect ?

R. C'est le mouton, parce qu'il est *lainé* (l'ainé).

Nous proposons les suivantes à la sagacité de nos lecteurs.

D. Quelle est la lettre que les enfants gourmands aiment le plus ?

D. Quelle est la note de musique qui enflamme le plus les amateurs ?

D. Pourquoi les rats fuient-ils les bords de la rivière ?

D. Pourquoi l'anglais est-il l'homme le plus cruel ?

Quelle différence entre un vicaire âgé et une vieille citerne ?